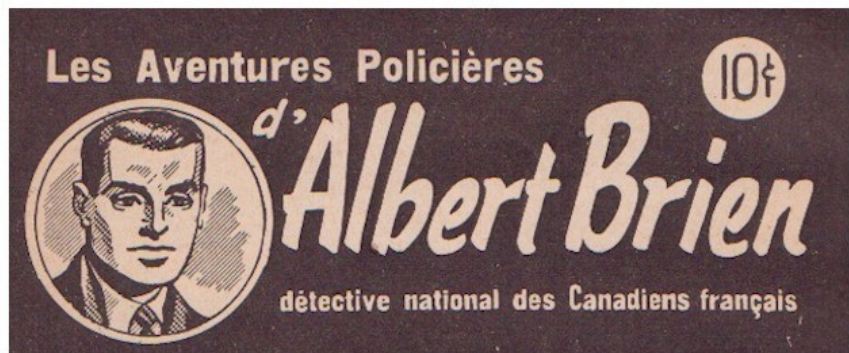


HERCULE VALJEAN

Le visiteur macabre



BeQ

Hercule Valjean

Les aventures policières
d'Albert Brien # NS-012

Le visiteur macabre

déetective national des Canadiens-français

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 870 : version 1.0

Le visiteur macabre

Collection *Albert Brien*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://editions-police-journal.com/](http://editions-police-journal.com/)

I

Le détective national des canadiens-français s'était payé une quinzaine de jours de vacances.

Il avait loué une petite maisonnette dans notre beau nord canadien.

Et maintenant, il lui faudrait reprendre son existence.

Il était presque certain que l'ouvrage ne manquerait pas à son arrivée.

Deux heures plus tard, ils arrivaient à Montréal.

La voiture stoppa devant la maison de Brien.

Ils entrèrent et Rosette commença à sortir les bagages.

Elle plaça toutes ses robes en pile sur le lit.

Puis elle les mit sur les supports.

Enfin, armée de son bagage, Rosette se dirigea

vers la porte de la garde-robe.

Elle l'ouvrit.

Au même moment elle poussa un cri terrible.

Brien était dans la cuisine.

– Rosette, qu'est-ce que tu as ?

Il courut vers la chambre.

– Rosette !

Sa femme était là, pâle comme la mort.

Elle se tenait appuyée à la porte.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle désigna la garde-robe du doigt.

Brien sursauta.

Accroupi, à l'intérieur, se trouvait le cadavre
d'un homme.

II

Brien s’avança.

Il jeta un coup d’œil sur l’homme.

Puis le prenant par les pieds, il le sortit de la garde-robe.

Il se tourna vers sa femme.

– Tu es nerveuse. Va-t-en dans la cuisine.

– Bien.

Sa femme sortit.

Le détective se pencha sur le cadavre.

Vivement il fouilla ses poches.

Rien.

Brien se releva.

Il s’épongea le front.

– Un beau retour de vacances.

Il sortit de la chambre.

Il n'y avait qu'une chose à faire.

– Appeler la police.

Il s'approcha du téléphone.

Rosette demanda :

– Comment se fait-il ? Albert.

– Ne me pose pas de questions, je ne sais rien.

Il décrocha l'appareil.

Il signala :

– H. A. 7171.

Une voix répondit :

– Police.

– Le lieutenant Fortin, s'il-vous-plaît.

Fortin était le chef de l'escouade municipale
des homicides.

– Allo ? fit-il.

– Fortin ?

– Oui.

– Albert Brien qui parle.

– Tiens, bonjour Brien.

- Bonjour.
- Je vous croyais en vacances.
- Je viens justement d’arriver à Montréal.
- Vous avez passé de beaux jours là-bas ?
- Oui, le retour est moins beau.
- Comment cela ?
- Devinez ce que j’ai trouvé dans ma garde-robe ?
- Quoi ?
- Un cadavre.
- Hein ?
- Parfaitement un cadavre.
- Mais votre maison n’était donc pas fermée à clef.
- Si, et je ne comprends rien à cette histoire. Comme je vous dis, je viens justement d’arriver.
- Vous voulez que je me rende chez-vous ?
- Oui, je voudrais que vous fassiez les constatations d’usage et me débarrasser de ce cadavre.

– Oui, je comprends que ce n'est guère intéressant.

– Alors, vous venez ?

– Je serai là dans quelques minutes.

– Merci.

Brien raccrocha.

Il regarda sa femme :

– Et puis ? tu es remise.

Rosette sourit :

– Oui. Mais avoue que ça surprend.

– Je te crois.

Brien retourna dans la chambre.

Il examina le cadavre des pieds à la tête.

Dans le cou, on pouvait voir une petite marque bleue.

– Un étranglement probablement.

Mais ce qui tracassait surtout Brien, c'était le manque de papiers d'identité.

Les poches des pantalons du mort étaient absolument vides.

Albert se dit :

– On ne veut pas que l'on trouve l'identité du mort, c'est clair.

Il se mit à regarder le collet de l'habit et de la chemise.

La chemise était une chemise ordinaire.

Mais sur le collet de l'habit, c'était écrit :

– Jos Lafleur, tailleur.

Brien prit cela en note.

On sonna à la porte.

– La police, pensa-t-il.

Il sortit de la chambre.

Rosette avait ouvert.

C'était bien le lieutenant et ses hommes.

– Bonjour Brien.

– Bonjour Fortin.

L'as détective fit un signe :

– Suivez-moi.

Il les mena à la chambre.

– Je l’ai sorti du garde-robe ,expliqua Brien.

Voyant que le lieutenant fronçait les sourcils,
il précisa :

– En le tirant par les pieds. Donc je n’ai effacé
aucune empreinte, si empreintes il y a.

Le lieutenant donna des ordres.

Les photographes, les experts en empreintes et
les autres détectives se mirent immédiatement à
l’œuvre.

Pendant ce temps, Fortin causait avec Brien.

– Qu’est-ce que tu penses de tout cela ?

– Oh, pour moi, c’est simple.

– Simple ?

– Oui.

– Explique-toi.

– L’homme qui est mort est venu ici pour me
consulter.

– Peut-être. Comment a-t-il fait cependant
pour entrer ?

– Il devait se croire fort mal pris. Quand il a

vu qu'il n'y avait personne ici, il a dû forcer la serrure.

– Pourquoi ?

– Mais parce qu'un homme se croit toujours en sûreté dans la maison d'un détective.

– Pour ça, tu as raison.

– Le meurtrier devait être au courant de ses manigances. Il est venu le rejoindre et il l'a tué. Pour embrouiller les empreintes, il a effacé toute trace d'effraction et a enlevé à sa victime toute marque d'identité.

Fortin réfléchissait :

– Docteur ?

– Oui ?

– Vous pouvez faire un examen du cadavre. Nous l'enverrons ensuite à la morgue.

Le docteur commença son travail.

Au bout de quelques instants, Brien lui demanda :

– À combien de temps remonte la mort ?

– Une journée, une journée et demie dans le plus.

Le travail des détectives était terminé.

Fortin expliqua :

– Nous allons attendre quelques jours, l'homme sera probablement porté disparu. En attendant, nous ferons paraître sa photo dans les journaux,

– C'est ce qu'il y a de mieux à faire.

L'auto de la morgue arriva.

On fit transporter le cadavre.

Puis Brien resta seul avec Rosette.

Rosette connaissait bien son mari.

Elle savait qu'Albert Brien voudrait tirer cette affaire au clair.

Réussira-t-il ?

III

Brien et sa femme mangèrent peu.

Surtout Rosette.

Aussitôt après le repas, ils revinrent tous deux à la maison.

Brien dit à Rosette :

– Je dois sortir.

– Pas un petit travail en rapport avec le meurtre, de l’homme ?...

– Tu es trop curieuse ma belle.

Avant de partir, il demanda :

– Tu n’as pas peur de rester seule ?

– Mais non, voyons.

– Je ne serai pas longtemps parti.

Brien sortit.

Il alla directement à la pharmacie.

Là il se mit à feuilleter le bottin de la ville de Montréal.

– Tailleur... tailleur...

Jos Lafleur.

Tailleur.

0135 rue Marie-Anne.

Il monta dans sa voiture.

L'automobile s'arrêta devant la porte de l'établissement.

Dans la vitrine on pouvait lire :

– Jos. Lafleur, tailleur.

Brien entra.

Il jeta tout d'abord un coup d'œil dans le magasin du confectionneur d'habits.

L'établissement était assez grand.. Un peu partout on y voyait des dessins et des photographies représentant les dernières créations de la mode.

Au fond se trouvait le comptoir derrière lequel, un homme, la tête chauve était à mesurer

une longue pièce de tissu.

Il leva la tête en apercevant Brien :

– Monsieur ? Je puis faire quelque chose pour vous ?

– Je désirerais avoir un renseignement.

Brien hésita quelques secondes puis il lui demanda :

– Êtes-vous monsieur Jos. Lafleur ?

– Moi, répondit l’homme en souriant d’un air bête, je ne suis qu’un employé, monsieur Lafleur, c’est le boss.

– Est-il ici dans le moment ?

– C’est lui que vous voulez voir, je suppose ?

– Oui, et c’est très important, dit Brien.

Et en ajoutant ces mots, Brien avait sorti sa carte de détective.

Il lui murmura simplement à l’oreille :

– Dites-lui que c’est la police.

L’homme le regarda effrayé, puis il répéta en bégayant :

– La police ?... Vous êtes un agent ?

– Un détective, précisa Albert.

– Je vais chercher le patron tout de suite.

Brien attendit quelques secondes avant de voir la porte du fond se rouvrir pour laisser entrer un autre homme : Jos. Lafleur.

– Il paraît que vous voulez me voir, monsieur ? demanda-t-il à Brien.

– Oui, c'est vous Jos. Lafleur ?

– Parfaitement.

– J'aimerais vous parler en particulier, seul... à seul.

– Très bien, venez dans mon bureau. Suivez-moi.

Les deux hommes traversèrent la salle de couture pour se diriger vers une autre porte au fond de la pièce.

– Asseyez-vous, monsieur.

Puis d'un ton interrogateur, il répéta :

– Monsieur ?...

– Brien. Albert Brien.

– Alors, que me voulez-vous monsieur Brien ?

– Un simple renseignement. Un homme a été assassiné. Un homme dont on n'a pu établir l'identité.

– Et vous croyez que je puisse le connaître ?

– C'est probable, puisqu'il portait un habit sorti de votre établissement.

Et Brien donna des détails sur le vêtement que portait le cadavre trouvé dans sa garde-robe.

Lafleur réfléchit, puis :

– Hum... évidemment il se peut que je connaisse l'homme, mais c'est peu probable.

– Pourquoi ?

– Parce que nous avons plusieurs clients et plusieurs achètent le même vêtement, la même coupe.

– Je comprends.

Lafleur se leva :

– Attendez-moi un instant, monsieur Brien.

– Très bien.

– Je reviens tout de suite. Je vais essayer de vous donner le renseignement que vous désirez.

Lafleur sortit.

Il se dirigea vers le grand comptoir.

Là, il ouvrit un tiroir, il y prit quatre livres puis revint vers son bureau.

Sans dire un mot à Brien il se mit à feuilleter les livres.

De temps à autre, il prenait une note sur un petit calepin qui se trouvait sur son bureau.

Enfin, au bout de cinq minutes, il leva la tête :

– Je regrette beaucoup, monsieur Brien, mais je ne pourrai pas vous renseigner.

– Pourquoi ?

– Je n’ai consulté les ventes que de ces trois derniers mois. Il y a exactement douze clients qui ont acheté un habit semblable à celui de votre mort.

Brien se leva.

Lafleur n'avait pas besoin d'en dire plus long.

Il savait fort bien qu'il perdait un temps utile.

– Je vous remercie quand même monsieur Lafleur.

Il n'était pas plus avancé qu'avant son départ de chez lui.

Il serait obligé, tout comme la police, d'attendre le résultat des annonces dans les journaux.

Assis dans sa voiture, Brien sortit son mouchoir et s'essuya le front :

– Bon Dieu. Quel retour de vacances.

Le grand détective réussira-t-il enfin à découvrir l'identité de son visiteur cadavérique ?

Qui est cet homme et qui l'a tué ?

IV

Brien décida de retourner chez lui car ne voyait rien d'autre à faire que d'attendre.

Il mit sa voiture en marche et reprit la route de sa demeure.

En arrivant chez lui, il aperçut Rosette qui guettait impatiemment son retour.

Brien sourit :

– Tu avais peur encore ?

– Non, ce n'est pas ça, dit Rosette.

– Alors quoi ?

– Il y a quelqu'un pour toi.

– Qui ?

Rosette se prit un petit air sévère.

– Une jeune fille... et une belle jeune fille.

– Ah, tant mieux... tant mieux. Où est-elle ?

– Dans ton bureau.

– J’y vais.

En entrant, il aperçut la jeune fille qui l’attendait.

Rosette n’avait pas menti en disant que l’inconnue était belle.

D’une grandeur moyenne, une taille faite au tour, une jolie frimousse, deux grands yeux bleus et une belle chevelure châtain, tel était le portrait de la visiteuse du détective.

Elle leva les yeux en voyant entrer Brien.

Albert aperçut tout de suite une pointe d’inquiétude dans son regard.

– Vous êtes bien monsieur Brien ?

– Oui, c’est moi mademoiselle.

Elle vint pour se lever, mais Brien fit un geste :

– Non, non je vous en prie, restez assise. Que puis-je faire pour vous mademoiselle ? Tout d’abord, vous ne m’avez pas dit votre nom ?

– C’est juste. Je m’appelle Micheline

Darrieux.

– Alors mademoiselle Darrieux ?

– Je suis venue vous parler de monsieur Fortunat Laplante.

– Fortunat Laplante ?... Connais pas.

Micheline parut vraiment surprise :

– Comment, vous ne le connaissez pas, mais il est venu vous trouver.

– Moi, mais pas du tout.

– Si.

– Quand est-il supposé être venu ?

Micheline réfléchit quelques secondes, puis elle annonça

– Avant-hier.

Brien bondit.

Le docteur n'avait-il pas dit que la victime pouvait être morte depuis une journée ou deux ?

– Et vous êtes certaine qu'il soit venu ici mademoiselle ?

– Oui.

Micheline Darrieux s'était aperçu du trouble de Brien.

Aussi demanda-t-elle inquiète :

– Qu'est-ce qu'il y a monsieur Brien ?

– Rien, rien, absolument rien. Mais votre ami n'a pu me voir.

– Pourquoi ?

– J'étais en vacances.

– Ça alors, c'est très curieux.

Brien aimait l'ordre. Il décida de la questionner :

– Tout d'abord, dites-moi, vous savez pourquoi votre ami voulait me voir ?...

Micheline rougit :

– Oui, je le sais.

– Alors dites-le...

– Eh bien... je... il... recevait des lettres de menaces.

Des lettres de menaces ? Mais pourquoi le menaçait-on ?

– C’était plutôt, comme vous dites quelqu’un qui voulait le faire chanter.

– Ah, ah, je comprends mieux maintenant. Maintenant, pourquoi le faire chanter ?

Micheline ne rajouta qu’une phrase et Brien comprit :

– Fortunat... je veux dire monsieur, est marié.

C’était donc ça ?

Micheline Darrieux devait être l’amie de Laplante et ce dernier était marié.

Pour s’en assurer Brien lui demanda :

– Et vous étiez son...

– Amie. Oui.

– Sa femme l’ignorait ?

– Oui.

– Depuis quand étiez-vous son amie ?...

– Depuis six mois exactement.

– Et quand a-t-il commencé à recevoir ces lettres de menaces ?

– Il y a trois mois.

– On lui réclamait de l’argent ?

– Oui.

– Alors qu’a-t-il fait ?

– Il a payé.

– Il a payé. Mais pourquoi n’a-t-il pas averti simplement la police ? Vous savez qu’il y a de fortes sanctions contre les maîtres-chanteurs ?

– Je sais, mais Fortunat voulait éviter le scandale, et de plus il voulait découvrir lui-même qui le faisait chanter.

– Pourquoi ?

– Pour le faire arrêter plus tard, mais seulement après que les preuves seraient disparues. Vous comprenez ?

Brien comprenait en effet, mais il ne voyait pas pourquoi Fortunat avait voulu lui rendre visite.

La jeune Micheline lui donna la réponse :

– Il a tout découvert.

– Ah ! il vous a nommé les coupables ?

– Non car il ne possédait pas de preuves formelles. C'est alors qu'il m'a dit : « Il me faut quelqu'un pour m'aider. » Je lui demandai : « Puis-je t'aider ? – Non, répondit-il. J'ai déjà trouvé ce quelqu'un et je vais aller le trouver demain. – Qui ? – Albert Brien.

– C'est tout ?

– Oui.

– Vous ne savez rien d'autre ?

– Non, monsieur Brien.

Le détective réfléchit.

Il se doutait fort bien que le cadavre qu'il avait découvert dans sa garde-robe n'était nul autre que celui de Fortunat Laplante.

– Mais comment annoncer la nouvelle à la jeune fille ?

– Pouvez-vous me faire une description de votre ami ?

– Bien volontiers.

À mesure que la jeune fille progressait dans sa description, Brien reconnaissait son visiteur

inopportun.

À la fin, il décida de lui dire toute la vérité.

– Je crois mademoiselle Darrieux que j’ai une mauvaise nouvelle pour vous.

– Comment cela ?

– Puisqu’il n’est pas... reparu.

Micheline ajouta vivement :

– Vous pensez vous aussi qu’il lui est arrivé quelque chose ?

– Non seulement je le pense, mais j’en suis certain.

Micheline Darrieux se leva.

Elle était très pâle :

– Parlez. Qu’y a-t-il ? Vous savez quelque chose.

Brien approuva de la tête.

– Quoi ?...

Je suis arrivé de vacances aujourd’hui mademoiselle et j’ai eu une mauvaise surprise en arrivant. J’ai trouvé un cadavre chez moi.

La jeune fille se soutint à la chaise pour ne pas tomber.

– Mon Dieu, vous pensez que...

– Oui, d'après la description que vous m'avez faite, ce n'est nul autre que votre Fortunat Laplante.

Elle poussa un cri et retomba sur sa chaise.

La porte s'ouvrit violemment et Rosette parut :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Vite Rosette, apporte des sels, elle vient de perdre connaissance.

Madame Brien courut vers la cuisine, prit un petit flacon et revint dans le bureau.

Elle tendit la bouteille à son mari.

Ce dernier la déboucha et appliqua le goulot sous les narines de la pauvre demoiselle.

Micheline ouvrit les yeux.

– Ça va mieux ?

Elle ne répondit pas.

Puis soudain, ce fut la crise de larmes.

Rosette ne savait que penser.

– Vas-tu me dire ?...

– L’homme que nous avons trouvé ici était l’ami de cette femme.

Rosette se pencha sur Micheline et comme une mère essaya de la consoler.

Les affaires commencent donc à s’éclaircir.

Brien connaît maintenant l’identité du cadavre.

Mais quels sont ces maîtres-chanteurs qui n’ont pas hésité à assassiner Fortunat Laplante ?

Brien les découvrira-t-il ?

V

Micheline Darrieux revenait lentement à elle.

Elle séchait ses pleurs et semblait vouloir reprendre tout son calme.

Brien s'approcha d'elle et lui demanda :

– Là, vous vous sentez mieux ?

– Oui, merci.

– Maintenant, ce qu'il vous faut, c'est du repos. Vous allez retourner chez vous immédiatement. C'est la seule chose à faire.

– Je suis prête à faire ce que vous désirez, monsieur Brien.

– Mais avant que vous partiez, je vais vous poser quelques autres questions. Tout d'abord, dites-moi où demeure monsieur Laplante.

Micheline donna l'adresse.

– Vous allez vous occuper de cette affaire,

monsieur Brien, demanda-t-elle vivement. Je suis prête à vous payer ce que cela vaudra.

Brien sourit. Sa bonne étoile le suivait toujours. Une fois de plus, il ne travaillerait pas seulement que pour la gloire.

– Oui, oui, je vais m’en occuper. Dès tout à l’heure, j’irai rendre visite à madame Laplante.

– Vous allez lui annoncer la mort de son mari ?

– Non, ce n’est pas à moi à faire cela. La police s’en occupera. Mais je profiterai du temps qu’elle ignore encore la mort de son mari pour lui tirer les vers du nez.

Brien se leva.

– Ma voiture est à la porte, je vais aller vous reconduire jusque chez vous.

Il jeta un regard à Rosette.

Il faisait souvent des farces, mais il savait que dans le fond Rosette avait confiance en lui.

Il embrassa sa femme, puis il sortit suivi de Micheline.

Brien alla ouvrir la porte de sa voiture.

– Montez mademoiselle.

– Merci.

Micheline monta.

Quelques secondes plus tard, la voiture roulait en direction de l'appartement qu'occupait mademoiselle Darrieux.

– Monsieur Brien ?

– Oui.

– Ne mentionnez pas mon nom n'est-ce pas ?
Je ne crois pas que madame Laplante sache la vérité.

– N'ayez crainte, je ne parlerai de rien.

– Merci M. Brien.

La voiture ralentit.

– Vous êtes rendue chez vous mademoiselle.
Reposez-vous, je reviendrai probablement pour vous poser d'autres questions.

– Je veux que vous découvriez le coupable ou les coupables.

– Je ferai tout mon possible, soyez-en assurée.

Micheline descendit.

Brien attendit que la porte de la maison se fut refermée derrière elle pour se remettre en route.

Il allait maintenant rendre visite à madame Laplante.

Micheline Darrieux lui avait donné l'adresse de la nouvelle veuve.

Brien s'y rendit immédiatement.

Laplante devait avoir de l'argent car la maison qu'il habitait, un cottage, était très jolie.

En avant, de chaque côté de la galerie, on apercevait une jolie pelouse, bien entretenue.

Dans le côté, un jardin aux fleurs multicolores jetait une dernière note de gaieté à cette maisonnette attrayante.

Brien s'approcha de l'entrée.

Il sonna.

Quelques secondes plus tard, il entendit un bruit de pas puis la porte s'ouvrit.

Une dame, dans la quarantaine, vint ouvrir.

– Madame Laplante ?

– Non, je suis la servante. Vous désirez voir madame Laplante ?

– Si possible.

– C'est à quel sujet ?

– C'est plutôt personnel, dit Brien.

– C'est que madame repose.

– Madame Laplante est-elle malade ?

La servante sourit :

– Je vois que monsieur n'est pas au courant. Madame est malade depuis plus d'un an.

– Ah, je l'ignorais complètement. Et monsieur Laplante, est-il ici ?

– Non, monsieur Laplante est en vacances.

– Ah, quand est-il parti ?

– Il y a trois jours je crois.

– C'est bien mademoiselle, je repasserai.

– Vous ne voulez pas laisser votre nom ?

– Non, ce n'est pas nécessaire. Je veux faire une surprise à mon ami Fortunat.

– Très bien.

– Quand sera-t-il de retour ?

– On ne sait jamais. Dans une dizaine de jours probablement.

– Merci mademoiselle.

Brien retourna à sa voiture.

Maintenant, il comprenait bien des choses.

Il ne voulait pas excuser Fortunat Laplante de laisser sa femme pour une jeune fille si jolie soit-elle.

– Non.

Mais il savait la raison qui avait poussé Fortunat à agir ainsi.

Laplante devait s'ennuyer et trouver le temps long auprès d'une femme toujours malade.

Brien aurait aimé questionner la pauvre femme, mais il préférait qu'un autre que lui lui apprenne la triste nouvelle.

Il remonta dans son automobile et prit la direction du bas de la ville.

Quelques minutes plus tard, il stationnait sa voiture sur le champ de Mars.

Il descendit et se dirigea vers la rue Gosford.

Il entra dans l'annexe de l'hôtel de ville où sont situés les bureaux de la police municipale.

Il monta directement au deuxième pour ensuite se diriger vers une porte sur laquelle on pouvait lire :

– Escouade des homicides.

Il entra.

Un jeune homme, un commis probablement, s'approcha :

– Monsieur ?

– Le lieutenant Fortin est-il ici ?

– Oui.

– Je désire le voir.

– Votre nom ?

– Albert Brien.

– Un instant, monsieur Brien.

Le commis était un nouvel engagé, car Brien ne l'avait jamais vu auparavant.

Enfin le commis revint.

– Le lieutenant Fortin vous attend dans son bureau.

– Merci.

Brien traversa la grande salle et entra dans le bureau du chef de l'escouade municipale des homicides.

– Bonjour Fortin.

– Rebonjour Brien.

Il lui montra un fauteuil.

– Prenez la peine de vous asseoir.

Brien obéit tout en disant :

– Je ne veux pas être longtemps. Je suis venu vous apprendre une nouvelle.

– En rapport avec le cadavre que vous avez trouvé chez vous ?

– Justement, j'ai trouvé l'identité du mort.

Fortin était vraiment surpris :

– Comment avez-vous fait ?

Brien sourit et éluda la réponse en disant :

– Je suis plus intelligent que vous n'est-ce pas ?

Fortin se rendit compte tout de suite qu'il serait inutile de questionner le détective, aussi il demanda :

– Quel est son nom ?

– Fortunat Laplante.

Et Brien lui donna l'adresse de la demeure de Laplante .

– Madame Laplante est-elle au courant de la nouvelle ?

– Non et c'est pourquoi je suis venu vous le dire. Je n'aime pas à annoncer ces genres de nouvelles. Je préfère que la police le fasse elle-même.

– Je vous comprends Brien, moi non plus je n'aime pas cela.

Brien se leva.

– Vous partez tout de suite ?

– Oui, j'étais simplement venu pour vous apprendre cela.

Comme il allait sortir, Fortin essaya de nouveau à lui tirer les vers du nez :

– Vous avez dû avoir de la difficulté à identifier votre homme. Comment vous y êtes-vous pris ?

– Oh d'une façon fort simple, et ça n'a pas été trop difficile. Comme vous voyez, je n'ai pas l'air fatigué du tout.

Et Brien disparut.

– Diable d'homme, murmura Fortin, comment a-t-il bien pu faire pour trouver cela ?

Pendant ce temps notre détective national avait regagné sa voiture.

Il décida :

– Je vais retourner chez moi. Pour l'instant, il n'y a rien d'autre à faire. Mais ce soir j'irai pour de bon, questionner cette dame Laplante.

Fortin ne perdit pas son temps.

Il appela aussitôt l'un de ses hommes :

– Tu vas m'accompagner.

– Où chef ?

– Chez une dame Laplante. À ce qu'il paraît elle est la femme de l'homme que nous avons trouvé chez Brien.

– Je suis prêt chef.

Les deux hommes sortirent.

Ils montèrent dans une voiture de la police.

Quelques minutes plus tard Fortin sonnait à la même porte que Brien avait sonné quelques instants auparavant.

La même servante vint répondre.

Aussitôt Fortin lui montra sa carte.

– Police, vous êtes madame Laplante ?

– Non monsieur.

– Madame Laplante est-elle ici ?

Un peu tremblante, la servante ouvrit la porte et fit un signe aux deux hommes.

– Venez avec moi, je vais vous conduire à sa

chambre.

– Est-elle malade ?

– Oui.

Fortin conclut aussitôt que sa tâche n'en serait que plus ardue.

Mais il était habitué à ce genre de besogne et il ne prenait aucune précaution.

Il entra dans la chambre suivi de son homme :

– Madame Laplante ?

Assise dans une chaise berçante, tout près de la fenêtre, madame Laplante semblait dormir.

Mais en entendant nommer son nom, elle ouvrit les yeux.

– Oui messieurs, c'est moi.

Fortin se présenta :

– Je suis le détective en charge de l'escouade des homicides.

– Mon Dieu, que se passe-t-il ?

– Nous avons une mauvaise nouvelle pour vous.

La femme s'écria aussitôt :

– Fortunat. Il lui est arrivé malheur ?

Fortin baissa la tête :

– Hélas oui.

– Il n'est pas mort, j'espère ?

C'était avec une voix tremblante qu'elle avait prononcé ces quelques mots.

Fortin ne répondit pas à la question, mais son silence en disait long.

La malade porta la main à son front, quelques gouttes de sueur perlèrent à ses tempes.

Fortin se tourna vers la servante :

– Vite, allez chercher une serviette. Faites vite.

Le servante courut à la cuisine.

Elle passa une serviette sous l'eau glacée de la chantepleure puis alla la déposer sur le front de sa patronne.

Mais déjà madame Laplante semblait s'être remise :

– C'est... c'est arrivé à son camp, je suppose ?

– Non, c'est pire que ça. Il a été assassiné.

– Assassiné ?... mais par qui ?... Pourquoi ?

Comment ?

– Nous ne le savons pas encore madame, mais cela ne devrait pas tarder. Pour le moment il va falloir vous reposer. Demain, je reviendrai vous interroger.

La malade ne répondait plus.

Elle semblait rendue au pays des songes.

Fortin, toujours suivi de son homme, sortit de la chambre. Il appela aussitôt la servante :

– Vous avez tout entendu n'est-ce pas ?

– Oui monsieur.

– Vous semblez assez forte. Vous allez venir avec moi.

– Pourquoi ?

– Faire l'identification du cadavre.

La bonne protesta :

– Je ne puis pas laisser ma patronne toute seule.

– Elle ne restera pas toute seule. Mon homme la gardera jusqu'à votre retour.

– Dans ce cas, je vais aller avec vous.

Fortin se tourna vers son homme :

– C'est compris ?

– Oui lieutenant, je reste ici.

Fortin sortit accompagné de la servante.

En voiture, il lui demanda :

– Quel est votre nom ?

– Rose Mirande.

– Il y a longtemps que vous travaillez chez les Laplante ?

– Depuis quatre mois.

– Et vous n'aviez pas trop de misère ? Le couple s'entendait bien ?

– Pour ça, je n'avais pas d'misère du tout. Madame passait ses journées couchée et monsieur était toujours sorti.

Ils arrivaient à l'édifice de la morgue..

Ce ne fut pas long.

Rose fut emmenée devant le cadavre de son ancien patron. Elle se cacha aussitôt la figure dans ses mains, elle était devenue pâle.

Le lieutenant la ramena dehors.

– Alors, c’est lui ?

– Oui, oui, c’est lui.

– Remontez en voiture.

Il l’aida puis il se rassit près d’elle et remit le moteur en marche.

– L’air va vous faire du bien.

– C’est curieux mais je me croyais plus forte que ça. Mais un mort ! Brrr.

– Vous sentez-vous mieux ?

– Oui, oui.

La voiture roulait lentement, car Fortin ne voulait pas la ramener tout de suite chez sa patronne.

– J’irai plus tard vous faire signer des papiers.

– Bien monsieur.

– Mais dites-moi, monsieur Laplante semble

avoir de l'argent, il a une belle maison...

– Oui, il me semble.

– Vous n'êtes pas au courant de l'état de sa fortune ?

– Non monsieur.

– Lui connaissez-vous des ennemis ?

– Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, monsieur Laplante était rarement à la maison et surtout il ne recevait jamais à cause de l'état de santé de sa femme.

Soudain, elle s'arrêta net.

Fortin demanda :

– Qu'est-ce que vous avez ?

– En parlant de visite il est venu un homme tout à l'heure.

– Un homme ?

– Oui.

– Vous savez son nom je suppose ?

– Ben non, il n'a pas voulu me le donner. J'ai trouvé qu'il paraissait curieux.

– Mais qu'est-ce qu'il voulait ?

– Parler à madame Laplante. Puis quand il m'a demandé si monsieur Laplante était là et que j'ai répondu qu'il était supposé être à son camp, il a changé de tactique et m'a dit ensuite que c'était monsieur Laplante qu'il désirait voir.

Fortin écoutait avec attention. Cet homme pouvait fort bien être mêlé au crime de près ou de loin.

– Vous avez raison mademoiselle, très curieux. Vous aviez déjà vu ce monsieur auparavant ?

– Non jamais. Il se disait un grand ami de la famille, eh bien je ne le crois pas.

– Pourquoi ?

– Pourquoi ?... Mais parce qu'il ne savait même pas que madame Laplante était malade, et elle l'est depuis six mois.

Fortin arrêta net sa voiture, mit la main dans sa poche et sortit un calepin et un crayon.

– Vous pouvez me faire une description de cet homme ?

– J’peux bien essayer. Pensez-vous qu’il a affaire avec le meurtre de monsieur Laplante ?

– On ne sait jamais. Comment était-il vêtu ?

Rose essaya de se rappeler de son mieux.

Mais maintenant qu’elle avait l’idée d’un bandit en tête elle déformait toute sa description.

– Il avait un habit noir... oui noir... une cravate noire... des souliers noirs.

En vérité, Brien portait son habit brun et des souliers tirant sur le jaune.

Fortin demanda :

– Avait-il un chapeau ?

– J’pense que oui.

– Un chapeau noir ?

– J’suppose.

– Le lieutenant inscrivit quelques notes dans son calepin.

– Et maintenant, sa figure : ressemblait-il à quelqu’un de vos amis... de vos parents... quelqu’un que vous connaissez ?

– Oh non, jamais de la vie. Il avait l’air bien trop bandit pour ça.

Et là encore, elle se mit à exagérer.

– Il avait une figure sombre. Sa barbe était longue. De gros sourcils et des yeux sournois, le nez un peu croche, de grosses dents jaunes. En un mot, un vrai bandit.

Fortin écrivit de nouveau, puis il referma le calepin et le glissa dans sa poche.

Il remit le moteur en marche.

– Je vais vous ramener chez votre patronne. Puis je vais donner des ordres pour qu’on essaie de retrouver ce mystérieux personnage.

Il semble bien que le lieutenant se soit lancé sur une fausse route.

– Mais bien, lui, sera-t-il plus chanceux ?

VI

Vers sept heures, ce soir-là, Brien appela Fortin :

– C'est vous lieutenant ?

– Oui.

– Je suppose que vous êtes allés annoncer la nouvelle à madame Laplante ?

– Oui, j'y suis allé toute de suite après votre départ.

– Et le cadavre a-t-il été identifié ?

– Oui monsieur. Vous ne vous étiez pas trompé. C'était bien Fortunat Laplante.

– Et comment madame Laplante a-t-elle pris la nouvelle ?

– Oh tout d'abord elle s'est sentie un peu mal, mais ensuite elle s'est replacée.

– Je ne vous dérangerai pas plus longtemps. Je

voulais tout simplement me rendre compte si je m'étais trompé dans mes calculs. Bonjour lieutenant.

Et Brien raccrocha.

– Rosette ?

– Je sors pour une heure environ.

– Très bien.

Brien s'habilla puis repartit en voiture en direction de la maison de Fortunat Laplante.

Il sonna et encore une fois, ce fut Rose qui vint lui ouvrir.

La fille faillit pousser un cri de stupeur en apercevant le détective.

Elle se dit :

– C'est un assassin... un meurtrier.

Brien lui sourit :

– Vous vous souvenez de moi, mademoiselle ?

– Oui... oui, bégaya-t-elle.

– Alors j'aimerais voir madame Laplante, est-ce possible ?

Rose hésita, puis soudain, elle sourit :

– Mais... mais oui.

– Ah, alors tant mieux.

– Entrez monsieur.

Rose ouvrit la porte et laissa passer Brien.

– Suivez-moi.

Elle le conduisit à la chambre de sa patronne.

Aussitôt que Brien fut entré, elle poussa la porte, prit une clef dans la poche de son tablier et ferma la porte à double tour.

Brien s’avança vers la malade qui était toujours assise dans sa chaise.

– Madame Laplante ?

– Oui ?

– Je suis le détective Albert Brien. Un ami de monsieur Laplante, dont je ne puis dévoiler le nom, m’a demandé d’enquêter sur la mort de votre mari.

Madame Laplante comme tout le monde d’ailleurs, avait déjà entendu parler du fameux

Albert Brien.

– Vous voulez vous occuper de cette affaire ?

– Justement. Mais pour trouver l'assassin, il me faut de la coopération. Je regrette de venir vous déranger en un moment si pénible, mais j'aimerais vous poser quelques questions.

– Je comprends monsieur Brien, faites votre devoir.

Brien commença :

– Tout d'abord, une question que l'on pose toujours et que la police doit vous avoir demandé. Votre mari avait-il des ennemis ?

– Non, du moins je ne lui en connaissais pas.

– Bon, il me faut avant de commencer toute recherche, connaître le mobile du crime. Votre mari portait-il beaucoup d'argent sur lui ?

– Oh non, Fortunat n'avait jamais grand argent.

– Pourtant il est riche ?

– Non !

– Alors, cette maison... à qui appartient-elle ?

Pas à lui ?

– Non, elle est à moi. J’ai hérité il y a deux ans d’une vieille tante que j’avais toujours soignée.

– Elle était riche ?

– Assez, je puis bien vous le dire, elle m’a laissé près de cent mille dollars.

– Et je suppose qu’à votre mort, cet argent serait allé à votre mari ?

– Naturellement.

– Et maintenant, à qui reviendrait-il ?

Il y eut un silence pendant lequel madame Laplante semblait réfléchir.

Brien reprit aussitôt :

– Enfin, si vous mourriez aujourd’hui, votre testament ne serait pas valide, à qui irait votre argent ?

– Je n’ai qu’un seul parent, un frère.

– C’est donc lui qui hériterait ?

– Parfaitement, mais je vais faire un autre testament.

– Pourquoi ?

– Parce que je n'aime pas mon frère. Il a toujours été avare, et puis aussi mauvais garçon.

– Comment cela ?

– Il a déjà fait des détournements de fonds aux endroits où il travaillait et il ne doit qu'à Fortunat de ne jamais s'être fait arrêter.

– Tiens, tiens, et maintenant où travaille-t-il ?

– Il travaillait au même bureau que Fortunat. C'est mon mari qui l'avait fait entrer. Mais je ne sais pas s'il est encore là. Je ne l'ai pas vu depuis plusieurs mois.

– J'essaierai de le retrouver. Puisqu'il travaillait avec votre mari, il pourra sans doute nous apprendre quelque chose.

– Peut-être.

– Maintenant, pouvez-vous me dire où travaillait votre mari ?

– Certainement.

Madame Laplante nomma le nom du bureau et Brien inscrivit une note dans son calepin.

– Et maintenant quel est le nom de votre frère ?

– Claude Robert.

– Bon.

Brien se leva. Il en savait assez et déjà il commençait à voir clair dans cette affaire.

– Elle est très simple, se dit-il. Le frère est sans doute le coupable. Il a surveillé Fortunat puisqu’il travaille avec ce dernier. Il s’est aperçu que Laplante aimait sa secrétaire et qu’il était devenu son amant. Il a alors envoyé des lettres de menaces et Fortunat a payé. Il ne voulait pas que sa femme soit mise au courant. Autrement, elle l’aurait tout de suite déshérité. Mais Claude ambitionna et demanda toujours plus avec l’idée de vendre quand même son beau-frère pour ensuite hériter de la fortune de sa sœur. Fortunat s’est mis alors à le soupçonner et il est venu me trouver pour m’en parler. Coûte que coûte il fallait qu’il me voie. Quand il a vu que je n’étais pas chez moi il a sans doute forcé ma porte parce qu’il se voyait en danger. Mais Claude l’a rejoint et l’a tué. Il faut absolument que je le trouve

avant qu'il ne commette un second meurtre. Il doit se douter que sa sœur le déshériterait et il essaiera de s'en débarrasser en commettant un second meurtre avant qu'elle ne puisse changer son testament.

C'était clair. Brien tenait le coupable, mais pour l'arrêter, il fallait des preuves.

C'est ce que le détective essaierait de trouver.

*

Mais pendant que Brien questionnait la malade, Rose, la servante, ne perdait pas son temps.

Aussitôt qu'elle eut enfermé Brien dans la chambre de madame Laplante, elle se dirigea vers le police Municipale.

Une voix d'homme lui répondit :

– Allo, Police.

– C'est bien le poste de police ?

– Oui.

– J’voudrais parler à l’homme qui est venu cet après-midi. C’est très important.

– Mais qui est allé chez-vous mademoiselle ?

– Je n’sais pas. C’est un grand, brun, il porte, il porte un costume de policier et une casquette...

Le téléphoniste ne la laissa pas continuer.

– Où demeurez-vous ?

Rose lui donna l’adresse de la maison.

– Et à quel sujet la police a-t-elle été chez vous ?

– Mais au sujet de meurtre de monsieur Fortunat Laplante. C’est mon patron. Il a été assassiné.

– Un instant, je vais vous passer le lieutenant Fortin.

– C’est ça, c’est un lieutenant. Son homme l’a souvent appelé lieutenant.

– Ce ne sera pas long mademoiselle.

Il y eut un échange de communication.

– Escouade des homicides.

– Le lieutenant Fortins’il vous plaît, demanda
Rose.

– C’est moi-même.

– Lieutenant, je suis la servante de madame
Laplante, c’est moi qui ai identifié le cadavre de
son mari.

– Oui, oui ensuite, qu’y a-t-il ?

– Eh bien, vous vous rappelez, je vous ai parlé
d’un homme mystérieux qui était venu ici cet
après-midi ?

– Oui, oui.

– Eh bien cet homme est revenu.

– Quand ?

– Tout à l’heure, et plus que ça, lieutenant, il
est à causer avec madame Laplante.

– Mais êtes-vous folle, il pourrait la tuer.

– Mon Dieu !

– Surtout ne le laissez pas se sauver.

– Il n’y a pas de danger, j’ai fermé la porte de
la chambre à double tours.

– Vous avez bien fait. J'accours. Dans dix minutes, je serai chez-vous.

Rose raccrocha.

Toute craintive, à pas de loup, elle se dirigea vers l'avant de la maison.

Elle s'assit à une fenêtre, guettant l'arrivée de la police.

Les minutes passaient lentement, minutes qui lui paraissaient longues comme des heures.

– Qu'est-ce qu'ils font qu'ils n'arrivent pas... et dire que ce bandit est peut-être en train de tuer ma patronne.

Rose ne savait plus où donner de la tête.

Soudain, elle tressaillit.

Là, devant la porte, c'était la voiture de la police qui s'arrêtait.

Comme une folle, elle ouvrit et bondit dans la rue.

Le lieutenant Fortin et trois de ses hommes descendirent de voiture.

Le lieutenant lui demanda :

– Votre homme est toujours là, mademoiselle Rose ?

– Oui lieutenant.

Fortin se tourna vers ses hommes :

– Allons-y les gars, il ne faut pas qu'il nous échappe.

Tranquillement, évitant de faire du bruit, ils entrèrent tous dans la maison. Rose les dirigeaient.

Ils s'arrêtèrent devant la porte de chambre de madame Laplante. Fortin se tourna du côté de la servante :

– Vous avez la clef de la porte ?

– Oui lieutenant.

– Donnez-là moi.

Rose fouilla dans son trousseau de clef et en prit une qu'elle tendit au lieutenant :

– C'est celle-là.

– Merci.

Le revolver d'une main, la clef de l'autre,

Fortin s'avança. Il se pencha, introduisit la clef dans la serrure et tourna.

Il n'avait plus qu'à pousser la porte.

Il se recula d'une couple de pas, puis étendant la main il tourna la poignée et poussa vigoureusement la porte en criant :

– Haut les mains !

Mais Fortin resta bouche bée.

Il ne revenait pas de sa surprise.

L'homme qui se tenait là, debout devant lui, les deux mains en l'air n'était nul autre qu'Albert Brien.

– Vous ? Brien.

Le grand détective sourit :

– Mais oui, mon cher Fortin, mais oui.

Puis d'un ton encore plus moqueur :

– Je suppose que vous venez, vous aussi pour interroger madame Laplante ?

– Heu... non... oui... oui, c'est ça, je venais pour interroger madame Laplante.

Brien gronda gentiment le lieutenant :

– Attention Fortin, ce n'est pas une manière convenable d'entrer dans une chambre en criant : Haut les mains. Surtout dans une chambre de malade.

Fortin ne répondit pas.

Il rageait.

Brien, toujours souriant, passa devant lui.

– Je vous laisse la place, je partais justement. Bonne chance lieutenant.

– Merci, répondit Fortin d'un ton sec.

Brien sortit.

Dans le coin du corridor. Rose, toute pâle, ne savait que penser.

Le détective s'approcha lentement d'elle :

– Vous avez eu peur, mon enfant ? C'est vous qui avez appelé la police ? Ne vous gênez pas, dites-le.

– Je pensais... je croyais que...

– Ne pensez plus rien, c'est de ma faute.

J'aurais dû me présenter. Alors je répare tout de suite cette erreur. Je suis Albert Brien, détective.

– Albert Brien...

– Parfait, et j'espère avoir le plaisir de vous revoir bientôt.

Brien sortit de la maison et remonta en voiture.

Il était très heureux.

Tout marchait comme sur des roulettes.

– Cette affaire est très claire. Il ne faut trouver que des preuves... Pourvu qu'il n'y ait pas de complications.

Brien semble maintenant sûr de son affaire.

Trouvera-t-il les preuves qu'il cherche ?

VII

Brien se traça aussitôt une ligne de conduite.

Il soupçonnait le frère de madame Laplante, Claude Robert, d'être au fond de toute cette affreuse machination.

– Je vais aller trouver Micheline Darrieux. Elle pourra peut-être me donner quelques renseignements.

Il dirigea aussitôt sa voiture vers la demeure de la jeune fille.

C'était une maison-appartements.

Il entra.

Il alla jeter un coup d'œil sur les noms inscrits sous les cloches.

– Micheline Darrieux, appartement 3.

Brien pesa sur le bouton et il attendit.

Près d'une minute s'écouta.

Alors il sonna à nouveau.

Pour la seconde fois consécutive, il n'eut pas de réponse.

– Elle doit être sortie.

Brien jeta un coup d'œil autour de lui puis il se décida d'aller frapper à la porte de la concierge.

Une femme encore jeune vint lui ouvrir.

– Oui monsieur ?

– Mademoiselle Micheline Darrieux habite bien le troisième appartement, n'est-ce pas ?

– Oui, le troisième.

– Savez-vous quand elle sera de retour ? Elle n'est pas là dans le moment.

– Non, je ne sais pas du tout. Elle est sortie avec un homme. Y a-t-il un message pour elle ?

– Non, non, je repasserai la voir.

Brien prit congé de la concierge et sortit.

– Il ne me reste qu'une chose à faire.
Retourner chez-moi.

Tout d'abord Brien ne pouvait rejoindre Claude Robert ce soir, puisqu'il n'avait pas son adresse.

Il lui parlerait le lendemain, au bureau.

Tant qu'à Micheline Darrieux, une aussi jolie fille, elle devait avoir plusieurs amis et ne reviendrait probablement pas à son appartement avant la nuit.

Brien retourna donc tout simplement finir la soirée tout près de sa gentille épouse.

*

Le lendemain, le détective se leva vers huit heures.

– Rosette, cria-t-il, prépare mon déjeuner tout de suite, j'ai à sortir.

– Bien Albert.

Brien alla prendre une bonne douche, puis il s'habilla et descendit à la cuisine.

Rosette achevait de préparer ses toasts.

– Je suppose que c'est encore cette histoire de cadavre qui te force à sortir ?

– Oui.

– Tu te passionnes pour un homme qui revient de vacances.

– Tout d'abord, cette affaire est très intéressante et de plus, je crois bien toucher au but dès aujourd'hui.

– Vrai ?

– J'en suis presque certain.

Brien mangea en vitesse et alla achever sa toilette.

À neuf heures exactement, il sortait de chez lui.

Il remonta dans sa voiture et prit la direction de la rue St-Jacques.

Quelques minutes plus tard, il stoppait tout près d'un gros édifice à bureaux.

Il se dirigea aussitôt vers l'ascenseur.

– Quatrième s'il vous plaît ?

– Bien monsieur.

L'ascenseur monta et Brien descendit au quatrième étage.

Il se dirigea aussitôt vers une porte où l'on pouvait lire les mots suivants :

Johnson & Smith Co.

Il entra.

Une jeune fille s'approcha du comptoir.

– Pour vous monsieur ?

– J'aimerais à parler à mademoiselle Micheline Darrieux. Elle travaille ici n'est-ce pas ?

– Oui monsieur, mais je crois qu'elle n'est pas encore arrivée. Si vous voulez l'attendre.

– Merci mademoiselle, je vais attendre.

Il y avait un banc tout près de la porte.

Brien s'y assit et déploya le journal du matin.

Il lut en vitesse les compte-rendus qui se rapportaient au meurtre de Fortunat Laplante.

Vingt minutes plus tard, il se leva :

– Mademoiselle ?

La jeune fille revint vers le comptoir :

– Oui monsieur ?

– Mademoiselle Darrieux n'est pas encore entrée, n'est-ce pas ?

– Non monsieur et je ne comprends pas, Micheline n'est jamais en retard.

– Elle est peut-être malade ?

– Probablement.

Brien réfléchit quelques secondes, puis il demanda :

– J'aimerais à parler à monsieur Claude Robert.

– Je regrette de vous décevoir encore monsieur, mais monsieur Robert n'est pas entré lui non plus.

Brien fronça les sourcils.

Soudain une idée lui traversa l'esprit et il demanda brusquement :

– Vite mademoiselle, donnez-moi l'adresse de

ce monsieur Robert.

– Je regrette encore une fois, monsieur, mais nous ne donnons pas l’adresse de nos employés.

Albert mit la main dans sa poche et sortit sa carte de détective qu’il glissa sous les yeux de la jeune fille.

– Police.

Cette dernière blêmit :

– Oui mademoiselle. Et maintenant l’adresse et le numéro de téléphone de monsieur Robert.

Sans plus se faire prier, la jeune secrétaire lui donna les deux.

Brien sortit aussitôt du bureau.

Lorsqu’il eut retrouvé sa voiture, il repartit en toute vitesse.

Il ne s’arrêta que devant la maison appartements qu’habitait Micheline.

Trois fois il sonna à l’appartement de la jeune fille.

Comme la veille, il n’y eut pas de réponse.

La concierge ouvrit sa porte et reconnut aussitôt Brien :

– Ah, vous revenez pour voir la petite Micheline ?

– Oui madame.

– Eh bien, elle n'est pas entrée depuis hier. Mais ne vous en faites pas, ce n'est pas la première fois qu'elle décroche. Ça lui arrivait assez souvent quand elle sortait avec son monsieur Fortunat j'sais pas qui...

Brien n'écouta pas plus longtemps les balivernes de la bonne femme.

Quelques minutes plus tard, il était de retour chez lui.

– Rosette, l'affaire se corse. Il se peut que j'aie besoin de ton aide.

Rosette avait souvent aidé son mari et elle ne craignait pas le danger.

– Je suis prête, dit-elle.

– Je te dirai tout à l'heure ce que tu as à faire.

Brien décrocha le récepteur de son téléphone

et signala un numéro.

– Trois fois, la sonnerie retentit.

Puis une voix dit :

– Allo ?

C'était une voix d'homme.

Aussitôt Brien changea sa voix et essaya d'imiter celle d'une femme.

– Claude ?

– Oui.

– C'est Emma qui parle.

Emma était le prénom de madame Laplante.

Claude Robert parut surpris :

– Je ne reconnais pas ta voix.

– C'est que j'ai pris froid et que j'ai attrapé un gros rhume. Et puis, toutes ces émotions. Tu connais les dernières nouvelles ?

– Oui, au sujet de ce pauvre Fortunat, je t'offre toutes mes sympathies.

– Écoute Claude, je voudrais que tu viennes à la maison le plus tôt possible, je veux prendre des

arrangements avec un notaire au sujet d'un nouveau testament. Je t'expliquerai.

– Un nouveau testament ?

Il y eut un silence.

Puis la voix du jeune homme reprit :

– J'irai ce matin même.

– Non, hâte-toi, car Rose doit sortir et je serai seule. Je ne pourrai pas t'ouvrir.

– Très bien Emma.

Brien raccrocha.

Il se tourna aussitôt vers sa femme.

– Rosette ?

– Oui.

– Voici ce que tu devras faire. Tu vas te rendre à cette adresse-ci. Prends mon passe-partout, il faut absolument que tu y entres.

– Bien.

– À l'intérieur, tu trouveras probablement mademoiselle Micheline Darrieux prisonnière. Délivre-là et venez toutes les deux me retrouver

chez madame Laplante.

– Entendu.

– Mais ne pars pas tout de suite. Pas avant une dizaine de minutes. Et si après avoir sonné à l'appartement de monsieur Robert, un homme vient te répondre, dis que tu t'es trompée de numéro.

– Entendu.

Brien se leva.

– Je te retrouverai chez madame Laplante.

– Et si la jeune demoiselle Darrieux n'est pas là ?

– Viens me retrouver quand même.

Brien sortit.

Il sauta vivement dans sa voiture et se dirigea vers le cottage habitée par madame Laplante.

Cette fois, Rose le reconnut :

– Bonjour monsieur Brien.

– Bonjour mademoiselle, cette fois, vous ne semblez plus me craindre ?

– Non.

Le détective entra.

– Vous voulez voir la patronne, je suppose ?
demanda Rose.

– Oui, mais auparavant, je dois vous parler.

– Faites.

– Tout à l’heure, on sonnera, ce sera le frère
de madame Laplante.

– Monsieur Claude ?

– Justement, vous lui ouvrirez, ne lui dites pas
que je suis ici. Il demandera à voir sa sœur. Vous
le conduirez aussitôt à la chambre de madame
Laplante et vous lui direz que vous sortez.

– Et je sortirai ?

– Non, ce n’est pas nécessaire, mais ne faites
aucun bruit pour trahir votre présence.

– Très bien, monsieur Brien, mais pourquoi
faites-vous tout cela ?

– Je vous expliquerai, ou plutôt vous
comprendrez vous-même plus tard.

– Bon.

– Maintenant, je puis voir madame Laplante.

– Mais oui.

Elle dirigea le détective vers la chambre de la malade.

Brien entra.

– Bonjour madame.

– Bonjour monsieur Brien.

Albert sourit :

– Ah, je suis heureux que vous m’ayiez reconnu.

Il vint s’asseoir tout près de la grande chaise dans laquelle se trouvait la pauvre veuve.

– Vous avez quelque chose de nouveau, demanda cette dernière ?

– Peut-être.

Il y eut un lourd silence que Brien rompit enfin :

– Madame Laplante, vous avez confiance en moi ?

– Oui.

– Vous voulez que le meurtrier de votre mari soit puni, quel qu’il soit ?

– C’est mon plus cher désir.

– Eh bien, vous allez me promettre de suivre à la lettre ce que je vais vous dire.

– Je suis prête à aider la justice.

Brien parla pendant près de vingt minutes.

Son plan était fort bien tracé.

Le criminel allait-il tomber dans le piège ?

VIII

On sonna à la porte.

Rose alla ouvrir.

Elle se trouva en face d'un homme d'une trentaine d'années.

– Bonjour monsieur Claude ?

– Bonjour mademoiselle Rose, Emma est ici ?

– Elle vous attend, je crois.

– Alors j'y vais tout de suite.

Comme il allait s'éloigner, la servante ajouta :

– Vous êtes arrivé à temps vous savez, cinq minutes plus tard et vous n'auriez pu entrer, je devais sortir.

Claude était rendu à la porte de la chambre de sa sœur.

Il frappa.

– Entrez.

La porte s’ouvrit et Claude aperçut sa sœur toujours bien installée dans son fauteuil.

– Bonjour Claude, je t’attendais.

Le jeune homme s’avança.

La veuve lui offrit un fauteuil.

– Assieds-toi.

– Merci.

Puis madame Laplante commença :

– Tu es au courant de ce qui est arrivé à mon pauvre Fortunat.

J’allais te téléphoner lorsque j’ai reçu ton appel.

– En effet, j’ai appris l’histoire par les journaux du matin.

– Bon Claude, j’ai l’intention de faire un nouveau testament.

– Mais pourquoi ?

– Parce que dans l’autre, je donnais tout ce que j’avais à Fortunat.

– Mais ta fortune reviendrait à tes héritiers légaux.

– Je n’ai qu’un seul héritier légal, toi.

Le jeune homme eut un sourire narquois :

– Je comprends très bien où tu veux en venir.

– Je t’ai toujours dit que je ne te coucherais jamais sur mon testament, eh bien, je vais être bonne, je te laisserai quelque chose. Mais pas grand-chose.

– Je te remercie, tu es bien généreuse.

Emma gronda :

– Ne te moque pas, autrement, je t’enlèverai tout. Ce que je veux c’est que tu prennes les dispositions nécessaires pour que le notaire vienne me voir le plus tôt possible.

Claude se leva sans rien dire.

Il se promena durant quelques secondes puis soudain il s’arrêta devant sa sœur :

– Emma ?

– Oui.

– Connaisais-tu bien ton mari ?

– Mais... mais oui...

– C'est à lui que tu voulais laisser toute ta fortune ?

– Oui.

– Eh bien, je vais te dire quelque chose. Fortunat la méritait moins que moi cette fortune.

La malade fronça les sourcils.

– Que veux-tu dire, Claude ? allons, explique-toi.

– Ton mari te trompait.

Madame Laplante bondit sur sa chaise :

– Il me trompait ? Mais voyons Claude, tu deviens fou, c'est la méchanceté qui te faire dire de pareilles choses.

– Non, et je pourrais très bien t'en fournir les preuves. Je connais en plus la jeune fille qu'il fréquentait.

– Qui ?

– Micheline Darrieux, sa secrétaire au bureau.

Mais Emma ne voulait pas se laisser convaincre.

– Tu mens... tu mens... Fortunat n'a pas fait cela ?

– Je te dis que je pourrais le prouver...

Un autre lourd silence entre les deux personnages.

Emma semblait écrasée par le poids des révélations.

Claude reprit :

– Ainsi, c'est à un homme comme cela que tu aurais donné ta fortune, un homme qui ne désirait que ta mort.

– C'est faux.

– C'est vrai. Et maintenant, parce que moi, je t'apprends la vérité, tu veux me déshériter.

– Oui et plus que jamais, parce que je sais que tu mens.

Claude ricana :

– Pauvre petite sœur, as-tu pensé à quelque chose ?

– Quoi ?

– Si tu venais par mourir sans testament. Je serais le seul héritier.

– Oui, mais ne crains rien, je suis encore assez forte.

– C'est ce que tu penses. Et si moi j'aidais à te la raccourcir ta vie.

La femme sursauta :

– Claude, tu es fou... tu veux rire, n'est-ce pas ?

– Rire ? non, le temps n'est pas aux farces. Je ne ris pas du tout. Tu aimerais peut-être savoir qui a tué Fortunat ?

– Claude, tu ne veux pas dire que c'est toi ?

– Oui, oui, c'est moi... c'est moi qui l'ai tué parce que j'en avais assez de le voir se moquer de toi et ensuite parce que... enfin pour d'autres raisons.

– Toi, toi Claude, tu as fait cela...

Madame Laplante était pâle.

Son frère.

Un assassin.

– Non, non, c'est impossible, dis-moi que ce n'est pas vrai.

– Si, c'est vrai.

– Je vais avertir la police... assassin.

– Penses-tu qu'elle te croira... et puis tu ne pourras pas le faire.

– Pourquoi ?

– Parce que tu vas mourir auparavant.

En disant cela Claude avait mis la main dans sa poche.

Il sortit une seringue munie d'une aiguille hypodermique.

– Tu vois ça., eh bien, cette seringue ne contient aucun poison. Elle ne contient qu'un peu d'eau... Mais tu sais comme moi, qu'un peu d'eau dans tes veines... une femme malade comme toi.

Pâle, madame Laplante criait :

– Claude arrête... tu es fou... ne fais pas cela... je vais tout te donner... laisse-moi vivre.

– Pour qu’ensuite tu me fasses arrêter, non jamais.

– Je ne ferai pas cela Claude, je te le jure.

L’assassin s’avança sur elle menaçant :

– D’ailleurs, j’ai perdu assez de temps comme cela. Rose peut revenir d’une minute à l’autre.

La seringue approchait.

Dans quelques secondes, elle toucherait la peau.

Soudain il y eut un bruit sec.

Un coup de feu :

Claude Robert échappa la seringue.

Il fit un pas en arrière en poussant un cri de douleur et en se tenant le poignet.

Albert Brien se tenait maintenant devant lui, revolver au poing.

– Claude Robert, tu es fait.

Complètement médusé, le jeune homme ne répondit pas. La porte de la chambre s’ouvrit et Rose parut toute excitée :

– Mon Dieu, qu'est-ce qui se passe ici ?

Brien lui commanda :

– Mademoiselle Rose, voulez-vous prévenir le lieutenant Fortin de se rendre ici immédiatement.

*

Quelques minutes après le départ d'Albert, Rosette avait quitté la maison.

Elle s'était tout de suite rendue à l'adresse que son mari lui avait indiquée.

Elle sonna à l'appartement de Claude Robert.

Personne ne répondit.

– Allons-y.

Elle monta au deuxième, et là, elle s'arrêta devant la porte de la chambre numéro 21.

Pour plus de précautions, elle frappa deux fois à la porte.

De nouveau, il n'y eut pas de réponse.

Alors elle ouvrit sa sacoche et sortit le passe-

partout qu'Albert lui avait confié.

Elle se mit en frais de travailler la serrure.

Cela lui prit près de dix minutes.

Elle n'était pas habituée comme le détective national des Canadiens français

Mais enfin la porte s'ouvrit et Rosette poussa un soupir de soulagement.

– Ouf.

Soudain, au fond de la pièce elle aperçut une ombre.

Sur une chaise, solidement ligotée, se trouvait Micheline Darrieux.

– Albert ne s'était pas trompé.

Vivement Rosette défit ses liens.

– Maintenant, suivez-moi.

– Où ?

– Chez Madame Laplante.

– Non, jamais, répondit Micheline.

– Pourquoi ?

– Pourquoi ? Parce que lui, il est allé là... il va

certainement nous tuer.

– N’ayez crainte, mademoiselle, mon mari a tout prévu. Il était avant lui chez madame Laplante.

– Monsieur Brien ?

– Oui. Maintenant venez.

Elle entraîna la jeune fille.

Elles sortirent toutes les deux et Rosette appela un taxi. Elle jeta l’adresse du cottage au chauffeur.

– Et en vitesse s’il-vous-plaît

Les deux femmes arrivèrent presque en même temps que le lieutenant Fortin et ses hommes.

Aussitôt, Rose les conduisit à l’appartement de madame Laplante.

Albert tenait toujours le meurtrier en respect.

– Voilà l’assassin, dit-il à Fortin.

– Qui est-ce ?

– Claude Robert.

Et Brien raconta en détails ce qui s’était passé.

Fortin ne put s'empêcher de le féliciter.

– Brien, tu es véritablement un as. Ce n'est pas pour rien qu'on t'a surnommé le détective national des Canadiens-français.

La pauvre madame Laplante semblait toute désorientée.

C'en était trop pour elle.

Son mari mort, et dès le lendemain, son frère arrêté comme meurtrier.

– Non, non, je dois rêver, disait-elle souvent.

Mais elle ne rêvait pas, c'était bien la vérité.

Albert Brien se tourna du côté de sa femme :

– Rosette ?

– Oui.

– Je ne m'étais pas trompé ?

– Non.

Fortin demanda aussitôt :

– Qui est cette jeune demoiselle ?

Brien ne lui laissa pas le temps de finir sa phrase. Il se mit un doigt sur la bouche et lui

murmura :

– Je te raconterai plus tard.

– Bon, bon.

– Pour le moment, le mieux que tu aies à faire, c'est de ramener ton prisonnier au poste. Il est mûr pour la corde.

– Vous avez bien raison, Brien.

Et quelques minutes plus tard, l'homme qui avait failli commettre un second meurtre, sortait encadré de deux policiers.

Madame Laplante remercia Brien.

– C'est mon frère dit-elle, cela me peine un peu, mais je ne dois pas oublier qu'il a tué mon mari et surtout qu'il a tenté de m'assassiner. Sans vous...

– N'en parlons plus madame.

Les deux femmes sortirent.

Comme Brien allait les suivre, madame Laplante lui fit signe :

– Monsieur Brien.... croyez-vous que Claude disait la vérité lorsqu'il a déclaré que mon mari

me trompait ?

– Mais non voyons.

– Alors, ces deux femmes ?

– L'une d'elles est ma femme, et l'autre... ma
cousine.

– Ah, bon, je suis plus rassurée. Encore une
fois merci, monsieur Brien.

– De rien, madame.

Et à son tour, le détective sortit de la chambre.

Rosette et Micheline étaient déjà rendues près
de la voiture.

Avant de quitter la maison, Brien alla
présenter ses salutations à Rose.

– Vous êtes un véritable héros, monsieur
Brien.

– Pourtant, murmura le détective, il y a des
gens qui pensent le contraire la première fois
qu'ils me voient.

Et il partit d'un grand éclat de rire.

Il sortit.

– Tu viens Albert ?

– Oui, Rosette.

Brien s'approcha à son tour de son automobile.

Mais d'un mouvement spontané, la jeune Micheline, la belle Micheline bondit :

– Monsieur Brien.

Elle sauta au cou du détective et l'embrassa longuement sur les lèvres.

– Vous m'avez sauvé la vie.

Du coin de l'œil, Albert surveillait sa femme.

Micheline continuait.

– Comment, comment vous remercier ?

Et comme Albert le redoutait, Rosette intervint :

– Je crois que mon mari appréciera beaucoup plus votre chèque que vos baisers.

Cet ouvrage est le 870^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.